

A gauche : au cœur de l'Abyssinie vers 1912.
A droite : à bord d'un boutre en mer Rouge (colorié par le photographe).



Henry de Monfreid

l'écume de l'aventure

Pour la première fois en France, à la Corderie royale de Rochefort, une exposition est consacrée à Henry de Monfreid, écrivain et navigateur

Par Mireille Tabare Photos Henry de Monfreid



Contrebande sur une plage du Yémen habituellement déserte (colorié par le photographe).

En 1931, Henry de Monfreid publie *Les Secrets de la mer Rouge*, son premier livre. Depuis, ce conteur admirable a entraîné des générations de lecteurs dans le sillage de ses fabuleuses expéditions maritimes. On connaît moins l'homme, et toutes les facettes d'un personnage hors du commun, marin expérimenté, grand aventurier, entrepreneur, photographe, peintre et musicien. Un homme épris d'indépendance, menant sa vie selon sa fantaisie, dérangeant parce qu'inclassable.

L'exposition réalisée par le Centre international de la mer évoque la vie de cet écrivain hors norme. Au fil d'un cheminement non linéaire, illustré de documents exceptionnels, pour la plupart inédits (journaux de bord, correspondance, photos, films, aquarelles, enregistrements de conférences, de récits, d'émissions de radio) se dessine peu à peu la haute silhouette noueuse, au visage émacié, au regard flamboyant, d'un homme animé du feu de vivre, aux passions et aux talents multiples. Né en 1879 au cap Leucate, dans l'Aude, Henry de Monfreid, qui est fils unique, a goûté une enfance enchantée, d'abord sur les rivages de la Méditerranée, puis à Paris, auprès d'un père artiste-peintre, ami de Gauguin et de Segalen. Plus tard, il a connu l'errance de la jeunesse, entre désir d'ancrage et fièvre de liberté.

OBOCK, CÔTE FRANÇAISE DES SOMALIS

En 1900, il se met en ménage avec Lucie Dauvergne. Pour survivre, il enchaîne les petits boulots. Mais il étouffe dans cette vie trop étroite, se sépare de Lucie et, en 1911, décide de rompre avec le vieux continent. Henry embarque pour Djibouti et devient agent d'approvisionnement pour le compte d'un négociant en café. Pendant deux ans, il voyage en terre abyssine. D'emblée, il est séduit par les paysages, le climat, les populations locales, dont il apprend la langue et adopte les usages, s'éloignant peu à peu du monde occidental. Durant l'été 1913, il revient en France, où il épouse Armgart Freudenberg, rencontrée quelques années auparavant. Sitôt de retour en Afrique, Henry réalise son rêve le plus ancien. Il s'installe à Djibouti, puis à Obock, sur la côte française des Somalis. Il achète un boutre – petit bateau à voile – et se lance dans le commerce maritime. « Grâce à ce boutre, il avait pu obtenir à Obock la concession de l'ancienne demeure du

gouverneur, qui était abandonnée, raconte sa fille, Amélie de Monfreid Dubarry. Ma mère et ma sœur aînée l'y ont rejoint en 1916. C'est là que je suis née, en 1921, par les fortes chaleurs du mois d'août, sur la terrasse de la maison donnant sur la mer. Mon père avait toujours été attiré par la mer. Il avait beaucoup navigué, enfant, avec son propre père, puis plus tard sur un bateau qu'il possédait à Fécamp. A son arrivée en Afrique, c'était déjà un bon marin.»

Pour Henry, la grande aventure commence. Il va naviguer pendant plus de vingt ans, dix mois sur douze, entre mer Rouge et océan Indien. Il sera capitaine, armateur – il possédera jusqu'à une dizaine d'embarcations – et même constructeur de bateaux, comme l'*Altair*, une goélette sur laquelle il vivra ses plus beaux voyages.

Mû par le goût du risque plus que par l'appât du gain, il prend part à toutes sortes de commerces et trafics maritimes – café, perles fines, armes, drogues – dont les plus périlleux constitueront la trame de ses romans. C'est aussi un entrepreneur créatif. A terre, il multiplie les projets et en réalise certains : achat d'une centrale électrique, d'une fabrique de glaces, construction d'une usine de pâtes, culture d'huîtres perlières.

Henry est aussi très attaché à sa famille, à ses amis. Sa force pour affronter la vie, il la puise auprès des siens. Pendant ses voyages, il correspond abondamment avec eux. Entre deux traversées, il rejoint la maison familiale d'Obock. *«Durant mon enfance, je*

n'ai pas eu conscience d'avoir un père, se souvient Amélie Dubarry. Le plus souvent absent, il demeurerait pour nous un étranger, qui nous inspirait même une certaine crainte. Il exigeait de nous sagesse et obéissance. Avec rudesse même si c'était par amour, et souvent maladroitement, il cherchait à nous éduquer de manière à nous rendre aptes à affronter toutes les situations et tous les dangers. En réalité, c'est notre mère qui nous a éduqués, c'était elle le pivot de la famille. Intelligente, sensible, courageuse, elle avait accepté pour l'amour d'Henry cette vie dure et solitaire. Elle a été pour lui, jusqu'à sa mort en 1938, un soutien et un guide.»



Fatouma, maîtresse-servante d'Henry de Monfreid, Ethiopie, 1911.

Manceuvre à bord d'un bouter en mer Rouge, vers 1935.



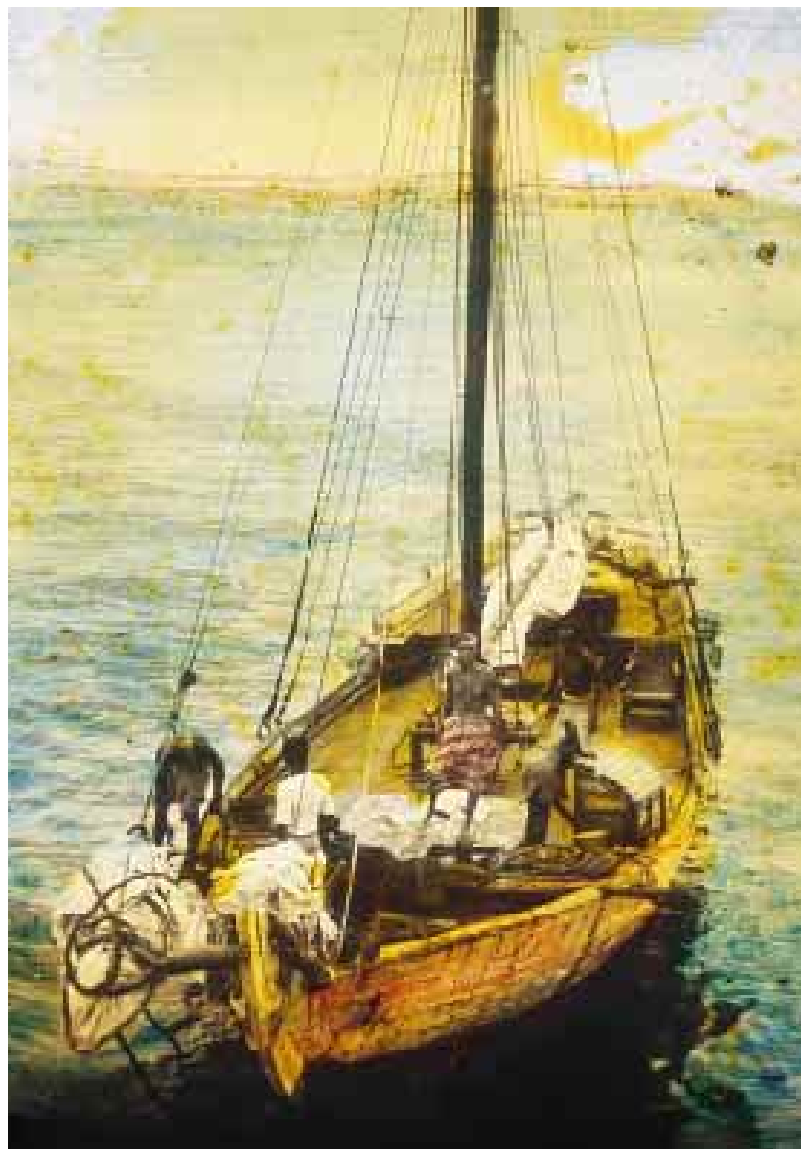
Manège le jour du ramadan à Dire Daoua, Ethiopie, vers 1920.



Henry de Monfreid au centre et, à sa gauche, Obénéche, sa compagne sur les hauteurs éthiopiennes, 1912.



Ci-dessous : Campement sur un plateau de Tchercher, Ethiopie, vers 1912.



Henry de Monfreid «nacouda» (capitaine) à bord de l'un de ses boutres, le Moustérieh, mer Rouge, vers 1935.

A partir de 1920, la famille partage son temps entre la maison d'Obock en hiver, et, en été, celle d'Araoué, dans les montagnes d'Abyssinie, une plantation abandonnée qu'Henry a transformée, grâce à d'ingénieux systèmes d'irrigation, en un jardin exotique. *«Nos parents étaient très appréciés des populations locales, explique Amélie. Vivant au milieu d'elles, ils avaient adopté leurs coutumes, parlaient leurs langues, entretenaient avec elles des relations de proximité et d'amitié, prodiguant assistance et soins à ceux qui en avaient besoin. Quant à nous, pieds nus, sans chapeau, vêtus à la mode du pays, nous partagions la vie rude et libre*

des gamins somalis et éthiopiens, et fréquentions l'école coranique. Pour faire comme tout le monde, mais aussi pour ne pas ressembler à ces enfants de colons, pour se démarquer d'un monde que mon père haïssait.» D'emblée, Henry avait pris ses distances avec la société coloniale et choisi de s'intégrer dans l'univers Est africain, attiré par le mode de vie des populations locales, par leur aptitude à vivre libres, de corps et d'esprit.

JOSEPH KESSEL, PREMIER LECTEUR

S'il a dérangé le petit monde des colons et les bien-pensants de la société occidentale par ses idées, sa manière d'être, ses activités et ses relations pas toujours "recommandables", Henry a séduit quelques esprits éclairés de l'époque et noué avec eux des liens d'amitié durable. Adolescent, il a connu Segalen et Gauguin. Plus tard, au hasard de ses voyages, il fera la connaissance de personnages aussi dissemblables que Pierre Teilhard de Chardin, jésuite et paléontologue, l'abbé Breuil, Paul Vaillant-Couturier, dirigeant communiste, Montherlant, Pagnol ou encore Cocteau, avec lequel il partage le goût pour la peinture, l'écriture et l'opium. Sa rencontre en 1930 avec Joseph Kessel sera déterminante. Enthousiasmé par la lecture des journaux de bord d'Henry, Kessel convainc l'aventurier de se faire écrivain. La publication chez Grasset, un an plus tard, des *Secrets de la mer Rouge* lui vaut un succès immédiat et une fulgurante entrée en littérature. Il sera un écrivain prolifique : plus de soixante-dix romans et récits de voyage, dont une vingtaine déjà à son actif en

1940. «*Nous avons quitté l'Afrique avec notre mère, pour nous installer en France, à Neuilly, raconte Amélie Dubarry. Tout à coup, nous sommes passés d'un monde à l'autre. Il a fallu s'habiller, porter des chaussures. Je découvrais le froid, les pelouses interdites, les trottoirs, les maisons hautes comme des falaises. Mais très vite, je me suis adaptée. Quant à mon père, il profitait de ses rendez-vous à Paris avec son éditeur pour venir nous rendre visite.*»

Chassé d'Éthiopie en 1933 par Haïlé Sélassié, Henry de Monfreid devient correspondant de guerre lors du conflit italo-éthiopien en 1935. Il est arrêté en 1942 par les Britanniques, qui l'accusent – injustement – d'intelligence avec l'ennemi, et emprisonné au Kenya deux années durant (il sera libéré suite à un non-lieu). «*C'est à son retour de captivité que j'ai vraiment rencontré mon père. Je l'ai aimé dans l'instant. C'était un homme passionnant, attachant, séduisant, gai, qui aimait communiquer aux autres son plaisir de vivre. Conteur, écrivain, peintre, musicien, bricoleur, inventeur, tout l'intéressait et il savait tout faire.*»

TRADUIT ET LU DANS LE MONDE ENTIER

En 1947, après trente ans d'aventures en mer, Henry se retire à Ingrandes, dans l'Indre, avec sa nouvelle compagne, Madeleine Villaroge. Jusqu'à sa mort en 1974, à l'âge de 95 ans, il donnera des conférences dans le monde entier et consacra le reste du temps à ses passions, entouré de ses enfants et petits-enfants.

Malgré une œuvre littéraire conséquente, Henry de Monfreid n'a jamais accédé à une reconnaissance officielle : il fut quatre fois refusé à l'Académie française. Libre de ses pensées et de ses actes – on lui reproche notamment d'avoir, un temps, ravitaillé en armes Haïlé Sélassié, puis d'avoir approuvé Mussolini dans sa conquête de l'Éthiopie – l'homme dérangerait-il encore ?



«*Je suis très reconnaissant au Centre international de la mer d'avoir osé s'investir dans ce projet d'exposition en faisant fi des préjugés erronés et restrictifs entourant la personne de mon grand-père, souligne Guillaume de Monfreid, chargé de sa succession littéraire. D'avoir réussi, par cette plongée foisonnante et honnête dans la vie de l'écrivain, à révéler l'homme, de chair, d'esprit, de cœur, sans trahir son image. D'avoir restitué l'homme sous toutes ses facettes, le*



Le marché de Dire Daoua, vers 1912.

En bas : Henry de Monfreid sur un bouter, fin des années 1920.

marin, l'aventurier, l'armateur, l'entrepreneur, et ce qu'il fut avant tout : un grand artiste.»

La vraie reconnaissance vient des lecteurs. Ses livres se vendent toujours très bien. Les *Secrets de la mer Rouge* ont été traduits en dix langues. «*Le livre vient juste d'être traduit en chinois, précise Guillaume. Traduit en russe il y a quelques années, il s'est vendu là-bas à plus de 100 000 exemplaires. En France, il s'en vend entre 10 000 et 20 000 exemplaires par an. Les œuvres d'Henry sont en cours de réédition chez Grasset. Flammarion a publié, l'an dernier, des recueils de correspondance, Lettres d'Abyssinie et Lettres de la mer Rouge. En projet également un livre de photographies – mon grand-père a réalisé des milliers de photos – et un ouvrage sur le peintre. Il a peint plus de mille aquarelles !*» Si l'écrivain séduit toujours autant de lecteurs, c'est qu'il parle à tous. Au travers de ses récits et de sa vie, passe un souffle de liberté qui redonne force, même à ceux qui désespèrent, et réveille en chacun l'écho de ses propres rêves. Comme un appel à rompre ses amarres, à déployer ses voiles... ■

Henry de Monfreid, l'écume de l'aventure, à la Corderie royale de Rochefort, jusqu'au 20 mai. Tél. 05 46 87 81 44